



POINT / TATIANA WOLSKA

Extrait d'une conversation entre Claire Leblanc, directrice du Musée d'Ixelles et Tatiana Wolska, artiste plasticienne à la galerie Irène Laub.

Claire Leblanc : Tatiana, on sent la liberté du processus dans ton geste, mais je me suis posé la question suivante : s'agit-il vraiment d'une liberté totale, ou y a-t-il dans ce processus une place pour une volonté, un souhait d'aboutir à quelque chose qui est pré-pensé, préconçu ? Est-ce que c'est un vagabondage complet ou est-ce qu'il y a un objectif, une envie, une aspiration qui fait que tu cherches finalement quelque chose de précis ?

Tatiana Wolska : Je pense que c'est un vagabondage complet. Je pense que je me laisse complètement guider par mon désir, par mes petites trouvailles, des bouts de plastique, des bouts de bois, les promenades, les cafés, les conversations. Je pense que c'est complètement libre mais par contre je suis obsessionnelle. Par exemple, je peux passer une année entière à travailler tous les jours au bic.

Dans cette approche obsessionnelle, est-ce que tu travailles par série jusqu'à l'épuisement d'un choix, comme le bic, avant de passer à un autre support, à un autre matériau ? Ou est-ce que tu vas, à travers ce vagabondage, sortir d'un système et passer à un autre ? Est-ce que tu t'offres ces respirations, ou es-tu dans une obsession qui te pousse à aller jusqu'au bout d'une série ?

En fait il n'y a pas de bout, il n'y a pas de but dans ma démarche. Je me laisse complètement aller.

C'est intéressant d'entendre que tu n'as pas d'objectif ou d'idées préconçues. Pourtant, quand tu prends du recul et tu regardes ton travail, tu y poses des intentions, des idées et la volonté de dire des choses. Ou préfères-tu laisser cette part au public, aux observateurs, critiques, historiens de l'art ?

Il y a une partie de mon travail à propos de laquelle je pourrais dire exactement pourquoi j'ai fait ça et quelle était mon idée conceptuelle, ça reste vraiment



une toute petite partie. C'est le cas pour les Études pour sculptures potentielles, ou les sculptures à partir de palettes. Mais la plupart du temps il n'y a pas de processus ou de stratégie, je me laisse guider par les matériaux.

Est-ce que tu laisses facilement la part d'interprétation, d'appropriation au spectateur ? Est-ce facile à accepter pour toi ?

Oui, j'aime aussi avoir cette liberté quand je regarde le travail de d'autres artistes. Si jamais je ne comprends vraiment pas, je commence à lire et à me documenter. Mais j'adore interpréter à ma manière.

Donc les formes organiques sont vraiment la concrétisation de cette liberté totale et de ce système organique que tu vis pleinement. C'est un travail à ton image. Concernant les notions d'écologie et de durabilité, de récupération de matériaux, d'assemblage de ce que tu trouves, est-ce que ça reste un axe récurrent et volontaire ? Et dans ce cas-là, peut-on parler d'intention ?

Oui. Au début je faisais ça par intuition, c'est une habitude qui me vient de mon enfance en Pologne. J'insiste vraiment là-dessus. J'adore l'idée qu'on puisse se débrouiller avec rien et qu'on puisse rêver avec un bout de papier ou un simple crayon.

Tu arrives à garder une cohérence, que ce soit dans le cadre d'une architecture où tu travailles dans un espace fermé, ou quand tu travailles en extérieur. Quand tu es à l'intérieur tu cherches à exploser les murs, mais tes installations extérieures sont généralement des formes dans lesquelles on vient s'engouffrer, dans lesquelles on peut pénétrer. Il y a un espace de

renversement tout en gardant la même logique, le même processus. Ton rapport à l'architecture est assez contradictoire et amène des jeux de paradoxe qui sont intéressants.

Tout à fait. Une de mes sculptures les plus récentes ressemble à un ruban de Moebius, on ne sait pas distinguer l'intérieur de l'extérieur. J'aime cette idée de pouvoir toucher une sculpture de l'intérieur. Je pense d'ailleurs que le toucher est une partie intégrale de l'oeuvre. J'adore les sculptures d'extérieur qui sont complètement démolies par le toucher des gens.

L'organique pourrait induire la question de disparition, ce sont des formes qui peuvent se diluer... Le travail au bic est aussi un travail très fragile et éphémère – certains matériaux que tu utilises durent dans le temps d'autre moins. Comment abordes-tu cette question de disparition ?

J'aime beaucoup cette idée. J'aime aussi dessiner sur les murs, des dessins qui ont durée de vie parfois d'un mois. Ça me réjouit presque qu'on puisse passer à autre chose et que ça reste un exercice de la main. Le bic m'intéresse parce que c'est un matériau omniprésent et j'aime pouvoir utiliser des matériaux simples, qui sont à portée de main.

EXPOSITION

POINT / TATIANA WOLSKA
VERNISSAGE 16.09 à 18:00
EXPO 17.09 – 23.10
MER. – DI. / 14:00 – 18:00
 TARIF Gratuit
 LIEU La Médiatine, Allée Pierre Levie 1
 1200 BXL
 INFO 02 761 27 98